

LE TEMPS QUI COMPTE est toujours compté*

MARIE LABERGE ÉCRIVAINNE

Montréal

Il y a quelque chose d'étonnant pour moi à être parmi vous ce matin. En dehors du titre de votre congrès — que je ne renie certainement pas — qu'est-ce que je viens faire ici? De quoi je me mêle, on peut se le demander...

Vous êtes des spécialistes, des gens extrêmement savants dans vos sphères d'activité respectives qui toutes sont chapeautées par cette appellation: «Les soins palliatifs».

Votre savoir, vous le mettez au service de la fin de vie, au service des gens qui y arrivent ou qui y sont précipités malgré eux (déjà, rien que cette formulation incarne bien le thème: on y arrive quand la vie a passé et on y est précipité quand la vie n'a pas eu le temps de prendre son élan ou de s'épanouir)... mais nous y reviendrons, vous vous en doutez bien.

Votre savoir — terme qui, à mes yeux, englobe à la fois la science et l'expérience — est immense.

Vous fréquentez l'être humain dans sa vérité profonde, celle qui éclate dans les passages ardu, celle qui ne s'embarrasse pas de faux-semblants parce que tout entière soumise à l'urgence.

Vous fréquentez l'être humain dans sa plus grande nudité et donc son humilité.

Ce n'est pas donné à tout le monde...

En plus, pour faire votre travail, vous devez tenir compte de la vérité de la personne soignée, quelle qu'elle soit, aussi dérangeante ou révoltante qu'elle soit, aussi incompréhensible qu'elle puisse parfois sembler.

Vous faites un métier exigeant. Parce que vous faites face tous les jours à ce que la plupart des gens cherchent à fuir, à éluder, à escamoter.

Je parle de la mort. De sa réalité tangible.

Je parle de la fin de la vie. Des derniers instants.

De ces heures précieuses, parce que comptées.

Je parle de la vie qui se termine et qui s'appelle toujours la vie, même si elle contient la mort.

Je parle d'une réalité universelle qui est universellement ignorée ou même refusée.

Et les refus font aussi partie de votre expérience: refus de voir, de considérer la mort prochaine et de l'accepter. Refus des proches qui se fracasse sur le

* Nous remercions l'écrivaine d'avoir accepté que les Cahiers publient le texte qu'elle a prononcé en conférence d'ouverture à l'occasion du 22^e congrès du Réseau de soins palliatifs du Québec, tenu à Saint-Hyacinthe les 17 et 18 mai 2012, sous le thème: *Le temps qui compte est toujours compté.*

besoin de vérité du patient qui n'a plus le temps de tergiverser.

Encore le temps...

Je vais vous le dire franchement : je pense que nos champs d'expérience diffèrent, mais que notre champ d'études est le même.

Ce que vous vivez dans l'exercice de votre profession, je l'invente, je le crée pour essayer de percer les mystères de l'âme humaine.

Tout mon travail consiste à explorer les comportements de l'être humain, ses questionnements, ses bouleversements, ses quêtes de sens, ses désolations, ses fuites et ses courages.

Tout votre travail consiste à fréquenter ces comportements et à en tenir compte dans le soutien que vous offrez afin de rendre lumineux le sens des mots « soins palliatifs »

Dans mon dictionnaire, « soins palliatifs » veut dire « soigner quand on ne peut plus guérir », « exercer le pouvoir de la présence quand l'impuissance règne » et « faire brûler la flamme de l'humanité pour ceux qui n'ont plus la force d'entretenir le feu de l'action ».

À mes yeux, ces soins sont le triomphe de la civilisation, l'exact opposé de la barbarie. Un gain sur la peur. Une victoire sur le déni et l'inconscience qui régissent si souvent nos sociétés (même si elles se disent évoluées).

Personne n'aime avoir peur ou perdre. Mais vivre, c'est aussi perdre. Et savoir perdre, savoir quitter, se séparer, c'est gagner sur la perte.

C'est augmenter sa capacité de vivre en toute conscience. La sienne et celle des autres.

LE TEMPS, SON POIDS ET SA TENEUR

J'ai souvent dit que vieillir, c'était le bout le plus difficile de la vie. Ce n'est pas pour rien que ça arrive à la fin de l'histoire ! Il faut avoir de l'expérience et une bonne dose d'humour pour bien vieillir. Et, c'est bien connu, les ados n'ont pas beaucoup d'humour.

Mais je crois aussi qu'on ne sait son âge exact que quand la borne de la mort est fixée. Mourir à quarante ans fait d'une personne de trente-cinq ans quelqu'un d'âgé. Si je meurs dans deux ans, je suis vieille selon le compteur de ma vie. Pas en soi, mais en rapport à la date finale, oui.

Si on frôle la mort, si on la voit presque en face, disons de profil, mais un profil proche, notre rapport à la vie et au temps de vie ne sera plus jamais le même. Il y aura toujours l'avant et l'après de ce frôlement fatidique. On parle quelquefois de « temps emprunté » pour qualifier ces vies qui ont persisté, contre toute attente.

Si la mort est une notion théorique, si personne dans notre entourage n'a disparu, alors le risque est grand que le temps soit une notion vague et élastique, une sorte de « bar ouvert » où on choisit allègrement sans crainte du manque ou de l'assèchement des ressources.

Je ne vous surprendrai donc pas en vous disant que notre rapport au temps dépend de notre conscience de la mort. Plus celle-ci est aiguë, plus le temps prend sa juste mesure, plus il devient précieux parce que plus on le sent et le sait fugitif.

Pour soi et pour les autres.

Notre rapport au temps est modulé aussi par notre envie, notre désir, notre projection dans l'existence et notre patience.

Il y a des gens capables d'attendre à un point que je qualifierais (dans ma terrible impatience) de dramatique. Je ne parle pas ici des flâneurs pour qui le voyage et le temps qu'on y met comptent autant que le point d'arrivée.

Je parle de ceux qui, en toute confiance candide, attendent que l'autobus de la vie passe et les invite à monter.

La vie ne nous attend pas.

La vie ne nous ramasse pas au bord de la route et elle ne s'obstine pas avec nous pour prendre de la valeur. Ceux qui croient attendre l'autobus sont déjà dedans, sans le savoir.

La valeur de notre vie, c'est notre contrat, pas celui de la vie.

Ce que l'on fait de notre temps à vivre, le traitement qu'on lui inflige, c'est notre responsabilité.

Mais il y a tout de même quelques soubresauts dans cet autobus, des soubresauts qui nous empêchent de ronfloter et qui nous poussent à reconsidérer le voyage.

À regarder le temps autrement.

Si je vous demandais de fermer les yeux et de vous rappeler la dernière fois où vous avez dit : « J'ai pas le temps » ou « j'aurai jamais le temps ! » ou encore « où est-ce que je vais trouver le temps ? », vous allez me dire qu'aucun effort de concentration n'est nécessaire pour trouver la réponse. C'était hier... ou peut-être même ce matin.

Le temps a une fâcheuse tendance à accélérer. Se précipiter. Le temps n'a pas de frein et il nous bouscule. À un point tel qu'on en devient l'esclave consentant : on court, comme lui !

On court et on ne trouve plus le moyen d'arrêter, de reprendre notre souffle. Ou de réfléchir. Ou seulement de goûter à la vie.

Jusqu'au premier mur, on court.

Et de quoi est fait le premier mur ?

D'une perte. D'un grain de sable dans l'engrenage de la précipitation.

La maladie, la faiblesse soudaine, l'impuissance, l'échec, la perte d'un emploi, d'un espoir, d'un amour, l'éloignement, l'isolement, le deuil... toutes ces occasions sont des murs qui stoppent le temps qui, jusque-là, nous portait.

Alors, le temps nous pèse, voilà ce qu'on dit.

Le temps devient lourd, parce qu'il contient son sens précis : il est limité.

En perdant un seul de nos acquis, même momentanément, on perd cette première illusion qu'on a enfant : l'illusion que le temps est infini et qu'il nous est infiniment accordé.

Peu importe l'événement déclencheur, sa gravité objective : si, subjectivement, il a arrêté le temps infini, il est crucial.

Souvenez-vous combien les vacances étaient longues quand vous étiez à l'école primaire. Comme l'attente de Noël ou de votre anniversaire était interminable. Comme le temps s'étirait et prenait son temps.

Les journées étaient immenses.

Je crois que le temps vécu pleinement pour ce qu'il est, sans la nostalgie qui fixe le regard sur le passé et sans l'ambition dévorante qui ne considère que le lendemain, est un temps qui dure davantage. Parce qu'il est plein du présent.

On peut donc considérer le mur qui arrête notre course de deux façons.

La perte n'est pas souhaitable, j'en conviens.

Mais un malheur contient aussi une occasion de s'ouvrir le cœur, de secouer nos habitudes de confort, un malheur peut changer ce qu'on fera du temps qui nous reste. Parce qu'à partir du premier mur, on sait désormais que le temps est celui qui nous reste. Et que rien n'est garanti.

Nous avons tous des occasions de nous en souvenir.

Est-ce qu'on les prend ? Est-ce qu'on en profite pour mesurer si on se tient effectivement là où on désirait être ?

Est-ce que l'autre a sa place ? Est-ce qu'il en prend trop ?

Est-ce qu'on en donne trop ?

Où sommes-nous sur l'échiquier de nos vies ? Comment utilisons-nous notre temps ?

Comment le percevons-nous ?

Je vais vous raconter un détail insignifiant. Dernièrement, j'ai eu un choc en regardant quelque chose de très anodin : le générique des « Belles histoires des pays d'en haut ».

À lui tout seul, ce générique lent, clair, facile à lire même pour quelqu'un qui ne lit pas souvent, m'est apparu comme une référence.

C'était il y a quoi ? Une cinquantaine d'années ?

Aujourd'hui, si vous essayez de lire un générique à la télé, si vous voulez savoir qui signe le décor ou les costumes, bonne chance !

Le générique défile à toute allure, relégué dans un coin de l'écran pour laisser l'appétit s'aiguiser sur la prochaine émission, et c'est écrit si petit qu'on croirait lire le bas d'un contrat d'assurances dans le bout des clauses d'exclusion.

On nous ajoute même un compteur qui — je suppose — nous offre un décompte excitant à chaque nouvelle émission, comme si minuit du premier janvier arrivait !

Et tout le monde a adopté la tactique : il est plus important de savoir que 16-15-14 secondes nous séparent du prochain programme que d'apprendre qui a fait celui que nous venons de voir.

Toujours projeté en avant, toujours sur les « starting-blocks » comme disent les Français, on est supposé frétiller d'impatience et être en proie à un appétit constant ? À force de se projeter en avant, tête baissée, on risque de rater ce fameux instant présent dont on nous vante les mérites.

En 50 ans, on a beaucoup évolué, on a acquis d'énormes améliorations technologiques... mais on ne s'est pas demandé si être lié aux autres 24 heures sur 24, grâce à un téléphone cellulaire qui est collé dans notre main, nous tentait vraiment.

La frénésie a gagné. La compulsion aussi. On peut enregistrer non pas une, mais deux émissions en regardant une autre !

Comme si toutes les offres étaient trop fantastiques pour choisir.

Et pourtant, c'est notre temps, et choisir est notre privilège.

Mais c'est comme si on l'avait oublié, comme s'il fallait tout regarder parce que tout est disponible.

Je vois dans cette fièvre provoquée par une offre de plus en plus insistante, une analogie avec nos vies et ce qu'on fait de notre temps.

La précipitation sert à quelque chose, et si on la choisit ou si on ne s'en écarte pas, ça veut sûrement dire qu'on la préfère d'une certaine façon, même si on s'y sent piégé. Combien de gens se plaignent d'un agenda serré qu'ils ne cessent de remplir ?

Le risque de perdre ses repères est le prix à payer pour toute cette précipitation.

Dans le mouvement, on perd de vue que l'arrêt existe. La position de réflexion.

La position contemplative qui oblige à considérer nos dragons et nos peurs, à cesser de les camoufler.

La pause de conscience et de lucidité.

Malheureusement, il y a peu de choses autres que le mur dont je parlais tout à l'heure pour forcer l'arrêt. Ce mur qui est presque toujours habillé de douleur.

Parce que le bonheur ne nous porte pas à arrêter. Le bonheur a tendance à nous étourdir, nous soûler. Rarement on s'arrête pour se dire qu'on est heureux. Et si on le fait, c'est qu'on a déjà rencontré un mur ou deux. De plein fouet.

Les gens conscients d'étreindre le bonheur sont ceux qui l'ont vu s'éloigner un jour. Ceux qui l'ont perdu et qui n'ont pas eu peur de le voir revenir (ça existe, vous savez, et c'est plus fréquent qu'on croit. Aussi paradoxal que ça paraisse, la peur de souffrir peut porter à choisir la souffrance pour éviter à jamais que le bonheur fasse défaut !)

Revenons au mur.

Vous fréquentez — si je puis dire — le mur suprême.

Vous êtes tous témoins de ce moment crucial pour les patients et leurs proches.

Vous êtes tous en première ligne.

Quand la médecine ne peut plus guérir, quand le corps s'embarque pour le dernier voyage, vous êtes là et vous tendez la main.

Pour soulager, pour soutenir, pour accompagner.

L'origine du mot « soigner » est d'ailleurs de prendre soin, de veiller, de se préoccuper. Nous voilà au cœur du sens profond de votre mission et de l'espoir des gens en phase terminale. Parce que, quelle que soit la maladie, l'espérance de la personne malade est d'être mise à l'abri de la souffrance physique, de l'inquiétude et de la solitude à ces heures critiques de l'existence.

Sans être personnellement liés à vos patients, vous ne pouvez leur être étrangers non plus. C'est le mur qui veut ça.

Quand on se confronte à la vie qui finit, quand on y est confronté, on doit abandonner certaines défenses, pas toutes, mais certaines. On a un devoir de vérité.

Parce que ce temps, qui est le dernier, est un temps hors norme.

Tout ce que j'ai dit précédemment ne tient plus sur le dernier bout de chemin.

Parce qu'elle est annoncée, parce qu'elle prévient, la mort prochaine arrête la roue infernale de la précipitation. Le temps se suspend. Les yeux regardent vraiment et même le silence — surtout le silence — est habité.

Les personnes en phase terminale ont à la fois peu et beaucoup de temps.

Comme dans l'enfance, comme dans les moments graves de la vie, le temps vaut enfin pour ce qu'il est.

Une heure peut être l'éternité quand on espère quelqu'un.

Une heure est une éternité quand la souffrance déchire les entrailles.

Une heure de soulagement, une heure de douceur en présence de quelqu'un qui accepte d'être là, aimant et impuissant, aimant et ne réclamant rien d'autre que cette heure sans lutte, sans bataille, sans argument, cette heure peut devenir à elle seule la bouée qui sauve tout le reste du temps de la vie.

Quand on n'a plus de temps, on prend le peu qui reste pour l'essentiel. Et si l'essentiel est de récréminer, eh bien ! ce sera ça !

Et si c'est de fuir en hurlant, ce sera ça.

L'être humain est une drôle de bibitte, ce n'est pas à vous que je l'apprendrai.

Ses réactions, ses comportements peuvent être extrêmement déroutants. Là où on attend de la compassion, le couperet du jugement tombe comme une guillotine. Là où on n'espère plus rien, l'humanité peut soudain se manifester et nous éblouir.

Quand le temps est compté, tout peut arriver. Le pire comme le meilleur. Et je ne parle pas de miracles, quoique... je suis sûre que vous en avez vus.

Je pense que le temps mesuré, rapetissé par l'échéance annoncée — l'échéance et non pas la déchéance — est un temps où tout ce qui nous habite monte d'un cran : l'amour, la peur, l'espoir, l'angoisse, la tristesse et la détresse, et aussi le courage.

Et c'est à cette conscience aiguë — accompagnée de la conscience pénible de la fin, bien sûr — que le temps doit sa pleine valeur.

Parce qu'il sait qu'il n'a plus de temps devant lui, le malade terminal vit des moments d'éternité.

Avoir encore une journée de vie, c'est posséder un trésor.

Pouvoir partager — un rire, un baiser, un silence, un pardon ou même seulement l'instant — c'est une richesse.

La fin de la vie est encore et toujours la vie. Elle est décuplée par le mot fin et elle y prend tous ses sens.

Et si on joue à précipiter le générique, c'est peut-être qu'on ne veut pas considérer la fin, on veut faire comme si rien ne s'achevait.

Ce que je viens de décrire — le temps décuplé même s'il est si mince — est possible dans le contexte des soins palliatifs. Jamais on ne témoignera assez de la différence que ces unités de soins apportent à la fin de vie. C'est passer du cauchemar solitaire à la miséricorde bienveillante.

Être l'otage de la souffrance, de la peur, être laissé pour compte, faire l'objet de discussions âpres sur le traitement à privilégier, alors qu'on peut à peine s'exprimer et que la dimension de respect s'étirole au même rythme que la santé, est à mes yeux une horreur et une erreur.

Personne ne mérite d'être abandonné sous prétexte que la vie l'abandonne.

Personne ne devrait être ostracisé sous prétexte que la vie se termine.

Se terminer ne signifie pas ne plus être.

C'est être différemment. C'est être dans l'instant.

Et ce n'est pas parce que beaucoup de gens veulent ignorer cette réalité désagréable qu'il faut les aider à éviter de la voir ou de la concevoir.

Parce que, tant qu'on l'ignore, tant qu'on l'occulte, la mort ne fait pas son travail de révélateur de la vie.

LA LÉGALISATION DE L'EUTHANASIE

Enfin, parce que je m'y suis engagée dans les notes du programme, je vais parler de ce qui me semble malheureusement réglé dans les médias et dans l'esprit des gens. Je parle de la légalisation de l'euthanasie.

Encore une fois, le rythme expéditif a régné.

Je ne ferai pas une démonstration détaillée de mon point de vue. Je vais le donner pour ce qu'il vaut, et c'est tout. Je n'ai pas lu le rapport du comité chargé d'étudier l'euthanasie et je n'en parlerai donc pas.

Je suis contre la légalisation de l'euthanasie.

Et voici, en vrac, mes raisons.

1. Tout ce qui précède, tout ce que je dis sur le déni de la mort, la crainte que cette réalité pourtant commune suscite chez tant de gens, l'empressement que nos sociétés mettent à l'évacuer, la souffrance réelle de la perte d'un être aimé et

l'envie de couper court à cette souffrance qui peut être prêtée au mourant, tout cela me porte à croire qu'une décision d'euthanasie ne sera pas toujours respectueuse de la personne qui est en perte de pouvoir, parce qu'en perte de vie.

Sartre a dit: «L'enfer est pavé de bonnes intentions». Ce sont ces intentions-là — les bonnes — dont je me méfie le plus.

Ma connaissance des êtres humains m'incite à la plus grande prudence concernant l'euthanasie. Les dérives sont à prévoir. Elles seront inévitables. Parce qu'on est dans l'humain. Et les pires dérives viendront dans quelques années, quand on se sera fait à l'idée, quand les fameux impératifs économiques — qui, eux, ne mourront jamais — vont provoquer des « protocoles de fin de vie » pour libérer les embâcles de personnes en perte d'autonomie qui vont ralentir les services à la population active, et je ne parle pas des budgets grugés. Bien sûr, ces mots ne seront pas employés. On aura plutôt recours à deux notions que je ne peux entendre sans frémir de terreur: la qualité de vie qu'on a ou pas, et la dignité de mourir.

Qui jugera de la qualité ou de la dignité? Eux? Les bons vivants bien pensants?

Mourir n'est ni joli ni élégant, ça peut même être répugnant aux yeux de plusieurs.

Comment pourrions-nous apporter de la dignité aux mourants si on est incapable de l'offrir à ceux qui ne font que vivre, vieillir et être moins performants?

Les mots sont admirables, mais il ne suffit pas d'évoquer la dignité pour la faire naître.

2. Je crois que nous possédons tout ce qu'il faut pour enrayer la souffrance physique. Sincèrement, si quelqu'un veut mettre fin à sa souffrance, il y a moyen. La sédation palliative en est un.

Je suis souvent interloquée de constater à quel point le public est peu informé de ce que la médecine peut mettre à sa disposition.

Je déplore aussi l'ignorance et la bêtise de certains médecins peu renseignés (ils ne sont pas ici et n'habitent pas tous la campagne, je le précise) pour qui le recours à la morphine est encore discutable ou qui refusent des soins appropriés sous prétexte que cela n'entre pas dans leur éthique ou plus simplement leur pratique.

Ce sont ces médecins qui m'inquiéteront encore le plus le jour où l'euthanasie sera légalisée. Ceux qui ne s'informent pas, n'étudient plus et se contentent de suivre leurs habitudes. Nous sommes dans l'humain, je le répète.

Je sais qu'on a évoqué l'importance des soins palliatifs dans le rapport, mais ce devrait être plus qu'une possibilité pour certaines personnes, ce devrait être une priorité sociale et politique, une priorité point. On n'accouche plus dans le champ de patates, pourquoi faudrait-il vivre ses derniers instants sans soutien adéquat ?

Quand les soins palliatifs seront accessibles à tous, quand on inclura cette dimension à tout milieu de soins, l'euthanasie ne sera plus demandée par les malades. (Peut-être le sera-t-elle par l'entourage, mais c'est un autre problème.)

On va mourir quand même, bien sûr, mais ce sera dans une vraie dignité et un vrai respect.

3. La tendance lourde de notre société est la pensée brève, le clip, la décision prise sur l'esthétique d'une cravate (j'exagère à peine!).

La courte vue est de rigueur — et c'est bien la seule rigueur!

La pensée philosophique qui dépasse dix pages est exclue de tout discours.

À mon avis, ce n'est pas avec de telles pratiques intellectuelles qu'on peut légiférer sur des sujets aussi absolus et radicaux que la vie et la mort.

On ne meurt qu'une fois.

4. Selon mon expérience, chaque fois que quelqu'un s'exprime sur l'euthanasie, il se

projette dans un cas fictif où il est entre la vie et la mort et il imagine sa solution. En prenant pour référent ce qu'il a vécu, ce dont il a été témoin dans sa vie. Et les blessures qui en ont résulté.

Or, vous en avez entendu combien de personnes prétendre que si elles avaient un cancer, elles ne feraient certainement pas de chimio ?

Nous ne savons pas ce que nous ferons devant la maladie et encore moins devant la mort, tout comme nous ne savons pas si nous aurons de la présence d'esprit lors d'un incendie ou d'un accident. On peut s'amuser à le prévoir, mais on n'en sait strictement rien.

Chacun s'exprime selon son expérience propre, sa vision, et très peu de gens arrivent à se détacher d'eux-mêmes pour atteindre un autre niveau de réflexion. Ça dépend tellement de ce dont chacun a été témoin ou acteur.

C'est un sujet émotif, dérangeant, qui joue avec nos pires craintes et qui ne peut être réglé avec une loi.

5. Puisque j'en suis au chapitre de l'ego, je crains énormément le chantage à l'euthanasie que pourraient effectuer des proches incapables de supporter la vision de la mort ou pressés d'en finir pour des raisons moins nobles, mais tout aussi urgentes à leurs yeux.

Vous qui ne pouvez exempter vos patients des manipulations dites d'affection, des chantages qui se font pourtant sur des bases sincères, comment pourrions-nous enrayer les abus ?

L'être humain peut être si cruel sans même en être conscient.

EN CONCLUSION

Vous savez, je suis bien consciente que la législation de l'euthanasie mérite davantage que ce résumé de ma pensée. Mais ce n'est pas le thème central de mon propos.

Le temps qui compte est toujours compté, et celui dont je voulais le plus vous parler, c'est celui de la vie qui entreprend son dernier voyage. Pas celui d'une éventuelle décision d'abrégé ce temps.

Je suis persuadée que le jour où la médecine se déclare impuissante, le jour où la fin s'esquisse, tout être humain entretient alors un espoir fulgurant, même s'il peut sembler déraisonnable. Et cet espoir, c'est d'être traité comme un être humain, d'être respecté et entendu comme une personne défaillante, certes, mais pas inutile, et encore moins accablante.

Cet espoir, c'est de vivre sa propre vie jusqu'au bout de son souffle.

Tout le monde ne meurt pas dans une grande paix, mais chacun est en droit d'espérer clore l'expérience de sa vie dans une ambiance paisible. Il est possible d'être vivant jusqu'au bout. Vivre l'extrême de sa vie avec la même acuité, la même présence qu'on a vécu le vif glorieux des jours fastes devrait être possible.

Si on préserve la possibilité de terminer son générique en douceur, c'est qu'on est une société qui préserve des valeurs honorables, des valeurs qui permettent à chaque mort de devenir une balise de vie pour ceux qui restent.

Une balise pour que chaque instant puisse peser son poids réel de vie.

Je vous laisse avec une citation que j'aime énormément, C'est d'Abraham Lincoln, et je l'ai traduite librement :

« À la fin, ce ne sont pas les années de vie qui comptent, mais la vie dans ces années. »

« At the end it is not the years of your life that count, it is the life of these years. »

Abraham Lincoln

Je vous remercie et je vous souhaite un bon congrès.

©Marie Laberge
mai 2012.